

ANNALES

DE LA

SOCIÉTÉ LINNÉENNE

DE LYON.

Année 1860

(NOUVELLE SÉRIE.)

TOME SEPTIÈME.



LYON.

IMPRIMERIE DE F. DUMOULIN, LIBRAIRE,
rue St-Pierre, 20.

PARIS.

CHEZ F. SAVY, LIBRAIRE,
rue Bonaparte, 20.

1860. — Février 1861.

NOTE

POUR

SERVIR A L'HISTOIRE DES PICS.

LETTRE A M. MULSANT,

Par M. SERVAUX.

J'ai lu dernièrement dans les Annales de la Société Linnéenne de Maine-et-Loire (2^e année, 1856), un article extrêmement intéressant de M. l'abbé Vincelot, sur les mœurs des Pics et sur l'espèce de guerre faite à ces jolis oiseaux, qu'on accuse bien à tort, à mon avis du moins, et dans notre pays, de causer un grand préjudice aux gros arbres des forêts. Cet article m'a rappelé que je vous avais promis, lors de votre dernier voyage à Paris, de vous faire part d'une observation très-curieuse que j'avais faite, l'année dernière, sur un couple de Pics de la forêt de Montmorency.

A la fin de l'hiver, j'avais remarqué, dans une grande propriété de Montmorency (Seine-et-Oise), deux Pics (le plus commun, le *Picus viridis*), qui avaient commencé à creuser leur nid dans un orme, à environ quatre mètres du sol. Vers le milieu de mai, pensant, à juste raison, qu'ils devaient avoir des œufs, j'appliquai une échelle et montai le long de l'arbre, mais impossible d'introduire mon bras dans l'ouverture : l'arbre était trop épais, et le trou était profond de cinquante centimètres environ. J'essayai, mais en vain, et pendant plus d'une demi-heure, d'arriver aux œufs, soit à l'aide

d'une branche enduite de glu, soit avec une cuillère en étain recourbée.... Enfin, lassé de mes tentatives infructueuses, je me décidai à boucher l'entrée du nid, avec cette espérance que, peut-être, pressée de pondre, la femelle déposerait ses œufs (ainsi que je l'ai observé plusieurs fois) dans un tron d'arbre des environs.

Je ne m'occupais plus des Pics et ne pensais déjà plus à eux, lorsque le soir, vers quatre heures, passant dans cette même allée, j'entendis frapper à coups redoublés sur l'orme que j'avais quitté le matin.. je m'avançai avec précaution et j'aperçus, cramponné à l'arbre et frappant sans interruption, juste à la hauteur du fond du nid, c'est-à-dire à cinquante centimètres plus bas que l'ouverture, un Pic qui, tout préoccupé de son opération, ne me vit pas et me laissa approcher jusqu'au pied de l'arbre ; il s'envola alors, et grand fut mon étonnement, lorsque j'entendis continuer, mais intérieurement, dans l'arbre, le même bruit que j'avais entendu au dehors.... Evidemment j'avais enfermé la femelle dans le nid, sans m'en douter, et la pauvre bête, couchée sur sa couvée, n'avait pas donné signe de vie le matin, lors de mes tentatives pour lui enlever ses œufs.

J'appliquai de nouveau l'échelle contre l'arbre et je collai mon oreille à l'endroit où les coups de bec arrivaient sans arrêt et avec une précipitation qui indiquait le désir de liberté que devait éprouver la prisonnière ; je fis du bruit, elle s'arrêta, mais un instant après elle recommença de plus belle. De son côté, le mâle n'était pas resté inactif, je vous assure, car l'écorce de l'arbre était fortement entamée sur une largeur de cinq à six centimètres et sur une profondeur de plus de deux centimètres. Inutile d'ajouter que ce commencement de trou correspondait juste à celui que la femelle commençait à l'intérieur.

La captivité forcée que j'avais imposée bien involontaire-

ment à la pauvre femelle avait duré assez longtemps, et après m'être bien assuré du fait que je viens de vous raconter, je retirai la pierre que j'avais mise le matin pour boucher l'entrée du nid ; la femelle s'élança immédiatement, mais je la saisis au passage pour l'examiner avec attention ; elle était, comme vous devez le penser, extrêmement farouche, très-agitée, les plumes hérissées, le bec tout couvert de sciure de bois, et lorsque je la lâchai, elle poussa deux ou trois cris en s'envolant... Était-ce la peur que je venais encore de lui causer, ou plutôt la joie et la liberté ?

En quittant la maison, je fis part au jardinier de ce qui venait de m'arriver ; il me plaisanta beaucoup, me disant que c'était impossible, attendu que, dans la journée, à plusieurs reprises, il avait vu les deux Pics qui frappaient forme à l'extérieur, et qui étaient tellement occupés à leur travail qu'ils le continuaient malgré sa présence, ne s'envolant qu'au moment où il allait les toucher... Je m'expliquai alors l'énorme trou fait en si peu de temps et qui, bien probablement, n'aurait pas tardé à offrir une sortie à la prisonnière. Pour rendre la liberté à sa femelle, le Pic mâle avait eu recours à l'obligeance d'un camarade, de son frère peut-être ?

Cette histoire est vraie en tous points, l'expérience, au besoin, pourrait être renouvelée. Je crois que cette observation n'a pas encore été faite, peut-être pourrait-elle intéresser les personnes qui s'occupent d'ologie et d'ornithologie.

Veuillez agréer, je vous prie, la nouvelle assurance
de ma sincère amitié.

E. SERVAUX.